

Dialogue avec Dominique Sgaragli auteur du livre Caballero

Il y a quelques années, j'avais découvert dans les pages du bulletin de l'AF-CCC des petites nouvelles écrites par Dominique Sgaragli. Je m'étais vraiment régalée et je lui avais envoyé une carte pour lui dire que je l'encourageais à écrire plus, à nous raconter son chemin de Compostelle. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu'il venait d'écrire un livre que j'ai dévoré. Et quand je suis passée le voir pour en parler, il m'a tout de suite dit « attends, j'ai quelque chose à te montrer ». Il est alors monté à son bureau, a décroché ma carte qu'il a toujours gardée, épinglée au-dessus de sa table et qui, dit-il, l'a constamment encouragé. J'ai eu envie de poser plein de questions à Dominique sur ce livre qui n'est pas un récit de voyage mais un réel roman policier. C'est ce dialogue entre nous, puis avec son épouse que je vous propose de découvrir.

Madeleine Griselin : *Tu viens d'écrire un livre qui s'intitule Caballero et qui montre en couverture une coquille Saint-Jacques et une épée de Santiago. On pense qu'il s'agit du récit de ton voyage mais non ... peux tu, sans dévoiler l'intrigue, nous dire de quoi il s'agit ?*

Dominique Sgaragli : C'est une enquête criminelle, et aussi l'histoire de mon pèlerinage, le tout mêlé de légende, de chevaliers et d'amour. Au départ c'est un suicide, qui n'est pas un suicide ... comme dans malheureusement beaucoup d'affaires judiciaires. J'en ai connu pas mal dans ma profession de gendarme et ça m'a donné des idées pour écrire.

MG : *J'ai lu ou plutôt dévoré l'ouvrage, et il me vient quelques questions sur sa genèse. Tout d'abord, quand as-tu eu l'idée de cette histoire ? En Chemin ? Avant ? Après ?*

DS : En tout premier, je voudrais te remercier. Parce que, grâce, à ta carte, cela m'a donné force et courage pour me lancer dans l'aventure de l'écriture de cette histoire. Elle m'est venue un an, un an et demi après le chemin. Et j'ai pensé que je pourrais écrire quelque chose pour faire plaisir à mon épouse. Autant écrire sur ce qu'on connaît quoi ! Enigmes policières et chemin de Compostelle

MG : *Il fait 368 pages et on ne s'ennuie jamais : quel est ton secret d'écriture ?*

DS : A part les rapports et autres procès-verbaux gendarmiques je n'ai jamais rien écrit, si ce n'est les lettres d'amour à mon épouse quand j'étais plus jeune. Je n'ai que mon certificat d'étude et n'ai pas de secret d'écriture particulier. Quand le téléphone sonne dans une gendarmerie ou un commissariat de police et qu'on te dit « il y a un pendu, un suicidé, un cadavre dans un bois » eh bien tu pars. Tu ne sais pas ce que tu vas trouver. Et moi, quand j'ai décidé d'écrire, je me suis replongé dans mon passé. Je n'avais pas le canevas de l'histoire, ou le déroulé, j'ai écrit au jour le jour comme si j'étais face à une vraie enquête criminelle. Comme on dit dans le jargon, je tirais la ficelle, la pelote de laine pour voir où ça m'amenait.

MG : *Combien de temps as-tu mis pour l'écrire ?*

DS : J'ai mis sept ans mais pas parce que c'était difficile, j'écrivais pour faire plaisir à mon épouse, pour lui raconter un peu mon chemin. Voilà entre elle et moi c'est une longue vie d'amour, enfin bref, je suis déjà parti à Compostelle pour l'impressionner : ceux qui me connaissent savent que je ne suis pas du tout un grand marcheur... Pour moi ça a été une épreuve extraordinaire, mais ça, c'est un autre sujet. De temps en temps j'écrivais le soir, la nuit, je suis un couche-tard, des petits bouts. Quand il venait une idée je reprenais le

fil, puis je laissais tomber. Je ne savais pas où l'enquête allait m'amener, donc oui, ça a pris sept ans.

MG : *As-tu écrit linéairement c'est-à-dire de la première à la dernière page dans l'ordre ?*

DS : Pas du tout. Mais, en fait, oui et non parce que j'ai commencé par la fin : sans rien dévoiler, c'est quelque chose qui m'avait marqué à une certaine époque et j'en ai rédigé dix quinze lignes. Pour le début, je me suis souvenu d'un cas concret qui m'est arrivé dans ma profession. Un faux suicide, donc un crime. J'ai écrit comme ça, comme je vivais mes enquêtes judiciaires

MG : *Ça contredit un peu ma question suivante qui disait : l'histoire est complexe et à multiples rebondissements : as-tu fait une trame ou un « tableau » comme on en voit dans les enquêtes policières ?*

DS : Sincèrement, pas du tout. Je ne suis pas écrivain, je ne sais pas comment ça fonctionne. Dans ma tête, l'esprit vagabonde, parfois je pensais « tiens je verrais bien le personnage faire ça ou le méchant faire ceci », puis après je le mettais sur le papier tout simplement. Ça prenait forme petit à petit : je me suis laissé emporter par toute cette histoire. Je ne sais pas comment l'expliquer, il n'y avait pas de trame définie. Je découvrais l'histoire en même temps que mon héros.

MG : *Pour moi c'est surprenant parce que c'est tellement complexe, enfin je ne veux pas décourager le lecteur, c'est facile à comprendre mais l'histoire policière est quand même redoutablement complexe et moi je ne sais pas, j'aurais fait la liste des personnages, untel, untel, quand il apparaît, quand ... et toi ça t'est venu comme ça*

DS : Oui, ça me venait au fur et à mesure. Et comme on dit dans le jargon : on ouvre une porte, on va voir où ça nous mène et puis si elle ne mène nulle part on la referme et on part sur une autre porte. C'est comme ça, c'est peut-être pour ça qu'on le ressent aussi dans l'histoire. L'enquêteur ne sait pas trop où il va. Il y a des fois où il ne se passe rien pendant des jours, sur une enquête judiciaire, c'est vraiment ça, et puis tout d'un coup, il y a un petit fait, un petit détail qui fait que ça repart sur autre chose.

MG : *Attends, il ne se passe rien, ça veut dire que toi tu ne peux pas écrire, il ne se passe rien jusqu'à ce que tu aies une idée ou bien tu écris mais ça ne fait pas avancer l'enquête ?*

DS : Non, ce n'était pas pour meubler. C'était aussi pour le ressenti : c'est aussi l'histoire de mon pèlerinage quelque part. A un moment donné, si des pèlerins lisent ça, il y a des journées où, je ne sais pas si on peut dire qu'on s'enquiquine, mais il y a des journées où c'est un peu long, quoi ! Où il ne se passe rien d'extraordinaire, on marche et puis c'est tout. Mais, on avance quand même forcément.

MG : *Donc c'est pareil dans l'écriture ?*

DS : Pour moi, en tout cas, ça a été comme ça.

MG : *Quand on a fait comme toi ce chemin à pied, on le revit à travers l'histoire : mais qu'en est-il des lecteurs ne connaissant pas le chemin de Compostelle ? Parce que quand on a fait le chemin, on n'est pas perdu, on a des repères*

DS : Oui, je cite pratiquement toutes les étapes du chemin depuis Le Puy-en-Velay, à Santiago par le camino francès. J'ai effectivement quelques retours de lecteurs qui ne connaissaient pas le chemin. Alors la première chose qu'ils disent – et c'est extraordinaire quand même – c'est que ça leur donne envie de faire le chemin. Je ne sais

pas s'ils vont trouver des cadavres, en tout cas ça leur donne envie de faire ce chemin qui est mythique et mystique, qu'on le veuille ou non ; mais c'est très compréhensible pour eux parce que, comme c'est une suite, comme une enquête, il y a un début et une fin. Ils sont aussi bien pris par l'intrigue que par le chemin. Je pense que si j'avais écrit ça sur un autre chemin, par exemple sur celui de Stevenson, ça aurait été pareil. En fait le chemin est le parallèle avec une enquête judiciaire dans le sens où on va toujours de l'avant, on ne va jamais en arrière.

MG : *On ne témoigne bien que de ce que l'on connaît : quel rapport avec ta vie professionnelle ?*

DS : Le rapport avec ma vie professionnelle dans cette histoire c'est difficile à répondre sans dévoiler la trame mais le début de l'histoire c'est un suicide qui n'en est pas un. Nous, dans le métier, quand il y a suicide on nous a appris qu'il fallait toujours partir sur l'idée que c'était un crime. Et si on n'arrive pas à prouver que c'est un crime, c'est que c'est un suicide. Au même titre qu'une enquête judiciaire quand on veut prouver la culpabilité de quelqu'un, on va chercher à prouver plutôt son innocence.

MG : *Justement c'est quelque chose qui m'a frappée, je sens que si j'avais écrit une histoire de ce genre, je n'aurais pas eu du tout la capacité que tu as premièrement d'observation, c'est des réflexes professionnels ça, et deuxièmement, de logique.*

DS : Ecoute c'est un métier que j'ai exercé pendant vingt-cinq ans sur la Côte d'Azur où malheureusement « où il y a de l'argent, il y a des criminels », donc on est confronté à ça. Je te dirais que c'est comme un bon artisan : quand tu vois un cordonnier qui travaille, tu te dis comment il fait le gars, c'est impressionnant ; quand tu vois un dessinateur, avec son crayon, tac-tac-tac, ça s'anime devant tes yeux, un maçon qui monte un mur droit, il le fait sans y réfléchir, c'est une habitude de gestes, et pour moi, enquêteur, c'est un réflexe. D'ailleurs mon épouse te dirait que quand j'ai pris ma retraite, souvent, on faisait la queue au cinéma ou au supermarché, j'avais toujours l'œil qui tournait à droite à gauche et je disais « tiens, celui-là, il est bizarre, qu'est-ce qu'il cache ? Qu'est-ce qu'il fume ? », enfin, voilà, j'ai toujours l'œil. Ça m'est un petit peu passé mais on ne peut pas occulter les vingt-cinq ans de travail où c'était notre milieu de tous les jours : une habitude.

MG : *Alors justement, comme je te connais, j'ai trouvé ça surprenant parce qu'il me semblait que tu étais gendarme et ton héros est dans la police. Sauf que pour nous c'est pareil, vu qu'on n'y connaît rien*

DS : C'est une enquête judiciaire et comme je dis, police et gendarmerie, on fait le même job, on travaille pour le même patron – la justice. Moi je n'ai jamais connu de rivalité entre un collègue inspecteur ou moi. Peut-être que, au niveau de la haute hiérarchie, il y a des conflits d'intérêts personnels mais à la base, non. J'ai eu à connaître sur la Côte d'Azur des inspecteurs du SRPJ qui ne travaillent que dans le gros judiciaire et la gendarmerie c'est pareil, on a des services comme les brigades de recherche, des sections de recherche qui sont spécialisées dans telle ou telle affaire. Mais concernant ta question, il était plus facile d'écrire pour moi dans le cadre policier que gendarme parce que la gendarmerie c'est quand même une institution militaire, il y a un carcan, il y a ... comment dire ça sans vouloir vexer personne ... voilà, c'est militaire. Mais pour la compréhension et la facilité d'écriture, c'était plus simple la police que la gendarmerie qui encore une fois travaille dans un cadre extrêmement défini et la police peut se permettre ... Et à ce titre moi j'aime beaucoup le mot « flic », parce que pour moi le mot

flic qui peut englober gendarmes, policiers, douaniers, les gens qui travaillent pour la justice, c'est la personne qui a du flair et qui ne s'arrête pas à huit heures-midi, deux heures-six heures, son esprit est tout le temps en recherche, tout le temps en questionnement. Flic c'est un beau terme pour moi, le flic c'est quelqu'un, c'est une peinture, pas le policier ni le gendarme, c'est autre chose, quoi. C'est pas un héros de cinéma non plus, c'est quelqu'un qui s'intéresse aussi aux personnes qu'il va arrêter, en profondeur c'est pas juste l'arrestation.

MG : *On sent que l'ouvrage est très bien documenté, ton voyage remonte à quelques années (2007) : as-tu eu besoin de retourner sur le chemin pour certains détails ?*

DS : Sur le chemin, non, je ne suis pas retourné là-bas mais vive Internet, bien entendu. Paradoxalement, ce n'est pas pour les détails. Tous ceux qui ont fait le chemin te diront que les détails sont à jamais gravés dans notre tête. En revanche, décrire un paysage, une cathédrale, une vieille auberge ou un vieux pont, c'est compliqué ! Et pour moi c'était plus facile d'avoir l'image en face de moi et, le bonheur d'Internet, il est 3 heures du matin, vous cherchez le pont Valentré, vous trouvez des photos et vous pouvez le décrire !

MG : *Sans dévoiler l'histoire, tu as déjà un peu répondu, est-ce que l'intrigue t'est venue en route ? Est-ce qu'en route tu t'es dis « oh là là, c'est vraiment un terreau pour une histoire policière ! »*

DS : Oh non ! Pas du tout, du tout : ça m'est venu après, grâce ou à cause de toi. Ça m'est venu suite à l'écriture de ces petites nouvelles pour les bulletins [de l'AF-CCC] et après j'ai eu cette idée d'enquête judiciaire et je me suis dit ça serait sympa pour Patricia (mon épouse) qui, elle, m'a dit quelque chose de très gentil (elle me dit toujours des choses très gentilles). Elle m'a dit, parce qu'elle est une grande lectrice : « Tu vois, moi je lis à la maison, mais c'est toi qui écris ! ». [Rires]

MG : *Le récit est jalonné de lieux que je dirais « stratégiques » pour ton histoire sur ce chemin. Quand tu as traversé ces lieux, pensais-tu déjà à ce qui t'est venu à l'idée pour le livre ensuite ?*

DS : Non mais, bien entendu, certains lieux sont plus symboliques que d'autres. Et ces lieux m'ont marqué. Le héros fait des étapes et il y a des étapes routinières, enfin c'est comme ça que je les ai ressenties, et puis il y a des étapes qui n'ont rien d'exceptionnel mais, c'est une rencontre le soir, un monument, une vue, un paysage ... cette journée-là est différente des autres, alors qu'objectivement elle n'a rien de particulier sauf pour toi, Après il y a les étapes mythiques qui sont incontournables, je pense à O Cebreiro, à Burgos, au départ du Puy-en-Velay et ainsi de suite.

MG : *Dans ton livre, on est sur le chemin de Compostelle contemporain, mais on est aussi dans l'histoire des pèlerinages du Moyen-Age : tu sembles très documenté sur ces questions : y a-t-il une part de fantaisie dans ce que tu racontes sur le plan historique ?*

DS : J'ai vérifié certaines idées qui me venaient et paradoxalement, elles étaient historiques ! Je ne veux pas dire que je n'ai pas regardé sur Wikipédia pour être sûr de ce que j'écrivais ! Mais il y a quelque chose qui m'avait marqué énormément dans mon enfance : c'est le *Lagarde et Michard* dans lequel il y avait, entre autres, l'histoire de chevaliers avec des illustrations et moi, ça m'a marqué.

MG : *Est-ce que tu t'es autorisé des fantaisies, des créations ?*

DS : Oui, c'est certain, effectivement je fais des références historiques mais c'est comme dans les films basés sur une histoire vraie : tout n'est pas forcément vrai, c'est un roman !

MG : *On te suit, on a chaud et soif avec toi, on revoit telle côte difficile, tel petit village accueillant, tel endroit étrange : as-tu eu besoin de relire tes notes pour nous rendre cette vérité du chemin ?*

DS : Non, toujours pareil, j'ai écrit tout d'un seul tenant, comme les rédactions de quand j'étais enfant ou quand je faisais des synthèses judiciaires : je n'ai jamais fait de brouillon et là, quand j'ai écrit ce livre, je n'ai pas fait de brouillon non plus.

MG : *Mais par exemple, depuis 2007, ça fait 14 ans, ne serait-ce que la suite des étapes ?*

DS : Pour la suite des étapes, je me suis tout simplement référé à nos guides pratiques.

MG : *Pour qui te connaît, le héros, c'est toi : est-ce volontaire ? As-tu pensé que ce pourrait être quelqu'un d'autre ?*

DS : Non, parce que quand j'ai écrit, c'était pour Patricia, mon épouse. Il était évident que le héros ne pouvait être que moi. C'était un peu mon histoire et mon chemin mêlés à l'intrigue judiciaire, et *vice versa*. C'était pour elle et moi, même si je me suis un peu aminci et un peu rajeuni. Sinon c'est moi, oui, je bois mon whisky, je fais la sieste et Patricia je la connais depuis mon enfance, c'est le sang qui coule dans mes veines

MG : *Sans dévoiler du tout l'histoire, je voulais évoquer la scène où des pèlerins sont acclamés par une foule qui crie « Caballeros » : l'as-tu réellement vécue cette scène ? J'en étais jalouse !*

DS : Ah ! oui, mais quand j'en parle, j'ai toujours de l'émotion et des frissons, alors c'est à Castrojeriz, on est arrivé là-bas, avec un pèlerin (Daniel) ; on était habillés comme tous les pèlerins, chaussures de marche, short, et souvent en Espagne il y a des menus peregrino pour les pèlerins, pas cher, à l'époque 8 euros, donc en fin de compte, on ne se faisait même plus à manger, ou rarement, mais là, ce jour particulier, on cherchait le petit restaurant réservé aux pèlerins. Je revois la rue en descente, un parking sur la gauche avec de belles voitures garées et on passe devant une bâtisse ancienne en pierre avec un grand tableau devant et il y avait une demoiselle qui fumait et qui était en tenue de serveuse, jupe noire chemisier blanc. On regarde le menu en espagnol, mais les prix étaient en euros [rire] ... et quand on a vu les prix, on s'est dit « il n'y a pas de menu peregrino ». On repartait et là on a entendu « Ola, ola », c'était un chef cuisinier avec la toque qui nous dit « peregrino, peregrino ». On se retourne et on avance vers lui et lui « peregrino para comer ». Moi tout de suite j'ai fait le signe trop cher et le chef dit « no, no, peregrino, ocho euros » et il nous montre huit avec ses doigts. Alors on se dit pourquoi pas. Donc on le suit, c'était du genre relais-château, très cossu ; on sentait qu'on n'était pas au petit restaurant de campagne. On entre dans une salle aux nappes blanches ; il y a avait une vingtaine de personnes très bien habillées. Nous, on suivait le chef, avec nos godillots, le short, la chemise de tous les jours, la tenue du pèlerin traditionnel et on rentre dans la salle et là, je te jure, là tu as vingt personnes qui se lèvent et qui te saluent et qui disent « Buenos dias, Caballeros », avec leur accent et une façon de parler très respectueuse ... j'en ai encore de l'émotion, ça fait pleurer, tu te sens tout petit. Donc le chef nous montre une table, les gens reprennent, ils ne font pas attention à nous ; le serveur arrive, nous montre la carte. On a bien mangé, sans être exceptionnel, c'était loin du menu pèlerin traditionnel. Vient le moment de demander

l'addition et effectivement c'est bien huit euros chacun. Donc on paie. Et là, avec Daniel, on se regarde, on se lève tous les deux, mine de rien, pensant la faire discrète et là les mêmes personnes, toutes, mais sans se consulter, qui se lèvent « Buenas tardes Caballeros ». J'ai appris par la suite que pour les Espagnols, « caballero » que je traduisais bêtement par « cavalier », c'est « chevalier, gentilhomme », c'est pas rien et donc beaucoup de respect pour les pèlerins et quand j'ai écrit mon livre, le titre m'est venu ... c'était une évidence.

MG : *Quand on arrive à la fin de cette épopée époustouflante, on se dit deux choses : quelle imagination ! Et y aura-il un Caballero 2 ?*

DS : C'est ce que tout le monde me demande ! Et puis, encore une fois, comme tu m'as donné cette confiance, pourquoi pas ? Et comme on dit chez moi en Provence « adessias ».

MG : *Toujours sans dévoiler l'histoire, parmi les bagues que tu portes, il en est une qui évoque le livre Caballero : est-ce la bague qui a fait l'histoire ou est-ce l'écriture de ce livre qui a fait que tu portes cette bague ?*

DS : C'est la bague qui a fait l'histoire. Quand je suis revenu de mon chemin de Compostelle, je voulais quelque chose qui m'appartienne qui ait marqué mon aventure.

MG : *Donc elle est antérieure à l'histoire*

DS : Oui, mais ce qui est sûr, c'est que, en la regardant, ça m'a donné l'envie d'en faire le lien, le fil rouge de mon histoire.

MG : *Ton livre commence sa vie de livre, tu as sans doute déjà des retours, que voudrais-tu ajouter pour tes futurs lecteurs ?*

DS : Déjà qu'ils prennent du plaisir à lire cette histoire et quand ils ferment le livre, qu'ils aient un petit sourire aux lèvres en se disant qu'ils ont passé un bon moment. C'est dur à dire mais je n'avais pas écrit ça pour qu'on me lise, je ne vais pas faire de la fausse modestie, je suis très fier. L'histoire me dépasse, c'est un peu comme quand on a fini une enquête judiciaire, si en plus elle est réussie, eh bien il y a comme une espèce de vide ...

MG : *... le babyblues que connaissent tous les thésards*

DS : Tu te dis « vivement la prochaine enquête ! ». Alors j'espère que les lecteurs aussi se diront « vivement le prochain roman ».

MG : *En tout cas, c'est ce que je me suis dit ! Je te remercie, as-tu quelque chose à ajouter ?*

DS : Non. C'est mieux que le père Noël toute cette histoire, c'est mieux qu'un cadeau de Noël. Quand mon fils avait 5 ou 6 ans, il m'avait demandé si je croyais au père Noël et je lui avais répondu « Tu sais, mon fils, moi j'y crois toujours au père Noël, parce que tant que j'y crois, j'aurai un cadeau ». Eh bien tu vois Madeleine, cette année, le père Noël ne m'a pas oublié.

MG : *D'ailleurs il y a un aspect que tu n'as pas évoqué c'est que dans la genèse du bouquin il y a eu des arrêts et peut-être bien que le Covid-19 a aidé.*

DS : On ne va pas dire merci Covid mais quelque part c'est la réalité : comme il y a deux ans on ne pouvait pas sortir, tout le monde était confiné, les journées étaient un peu longues pour tout le monde, et un jour Patricia me dit « alors, est-ce qu'un jour je finirai par l'avoir, mon livre ? », et j'ai dit « bon ben d'accord » et je me suis remis à écrire et j'ai

fini mon histoire le temps du confinement et du coup j'ai pu lui offrir pour la date de son anniversaire.

MG : *Super ! J'avais une question à poser à ton épouse*

Patricia, Je sais que l'écriture de cette histoire était un cadeau pour toi, que peux-tu en dire ?

Patricia : C'est un très beau cadeau, je ne m'y attendais pas du tout. Je savais que Dominique sait raconter des histoires oralement mais pas qu'il avait la capacité d'éventuellement les coucher sur le papier. Pour contrer son côté un peu « je n'y arriverai pas », je l'ai encouragé en lui disant « tu peux écrire ».. et puis l'histoire est là. En effet c'était un très beau cadeau.

MG : *Et Pendant le Covid, tu l'as encouragé à finir : as-tu pensé qu'il pourrait abandonner à un moment donné ?*

Patricia : Non, il n'est pas du genre à abandonner, comme lorsqu'il est parti sur le chemin, le premier coup de fil qu'il m'a passé, je sentais que c'était difficile pour lui, mais j'ai toujours cru en lui et je savais qu'il irait jusqu'au bout parce c'est un de ses traits de caractère. Enfin le « livre », au départ c'était juste pour moi, et je savais qu'il irait jusqu'au bout. Maintenant un autre chapitre de son aventure a commencé mais je suis très très touchée, et je suis très très fière de lui, bien sûr

MG : *Quand on le lit, on est obligé de se raisonner pour ne pas y passer la nuit pour connaître la suite ; je sais qu'il y a eu des remaniements, entre la première écriture et celle que Dominique livre à ses lecteurs : est-ce que tu as pensé dès la première version que ça pourrait plaire ?*

Patricia : La première mouture, j'ai vu qu'il y avait du potentiel. Je pensais que ça pouvait intéresser d'autres personnes, pas uniquement le cercle proche, intime, parce que, moi qui ai l'habitude aussi de lire des policiers, j'ai bien pensé que ça pouvait plaire.

MG : *Et toi, justement, tu ne l'as pas fait ce chemin, tu l'as vécu à travers Dominique : est-ce que ça t'a gênée dans la lecture du livre de ne pas savoir où est Castrojeriz et où est le pont Valentré ?*

Patricia : Non parce que les étapes sont bien précisées, on est en France et à un moment donné on se retrouve en Espagne, éventuellement on peut prendre une carte. Ça ne m'a pas gênée : le chemin c'était son projet, le livre c'était pour moi mais c'est aussi son projet, les deux ont abouti.

MG : *En tant que lectrice, je me demande toujours, quand les gens écrivent sur leur environnement proche, est-ce que ça peut intéresser les personnes qui ne connaissent pas le coin, donc penses-tu que ça Caballero va captiver les gens qui n'ont pas fait le chemin ?*

Patricia : Bien sûr, et j'espère que ça leur donnera envie d'aller sur le chemin, comme en témoignent les premiers échos. Aller sur le chemin ou découvrir l'Espagne, découvrir un coin de France. En tout cas, ça suscite l'envie de quelque chose. Les retours que Dominique en a sont plutôt positifs sur cette aventure ... c'est une grande aventure.

MG : *C'est une double aventure : le périple lui-même et en écrire un bouquin c'est une autre aventure et à la fin du bouquin, comme il l'évoque, c'est une forme de babyblues. Est-ce que tu as quelque chose à rajouter ?*

Patricia : Je suis très fière de mon mari [rires] et j'espère un deuxième *Caballero*, c'est une très très belle aventure pour lui : Je te rappelle que moi je lis, mais c'est lui qui écrit ...

MG : *Merci à vous deux et longue vie et grand succès à Caballero.*